

Soins dentaires: Québec décrète un impôt

■ LA MINISTRE ÉVALUE L'ÉPARGNE RÉALISÉE À \$ 24 MILLIONS



RUDY LE COURS

QUÉBEC (PC) — Les parents d'enfants de 15 ans et moins se verront frapper d'un nouvel impôt pour payer les coûts des soins dentaires de leur progéniture.

C'est ce qu'a annoncé la ministre de la Santé et des Services sociaux et responsable de la politique familiale, Mme Thérèse Lavoie-Roux. Le gouvernement compte ainsi prélever \$24 millions dans les poches des parents.

D'autres services dentaires que la ministre n'a pas voulu préciser seront en outre désassurés pour gonfler de \$6 millions la cagnotte de l'État. « Cela ne compromettra pas les bénéfices qui découlent depuis quelques années de l'application de ce pro-

gramme », a-t-elle seulement précisé dans un communiqué laconique qui ne donnait pas les détails du nouvel impôt.

Mme Lavoie-Roux a expliqué à la presse en quoi consistait ce nouvel impôt. « Il s'agit d'un prélèvement à la source établi selon le nombre d'enfants. »

Elle a ajouté que l'impôt payé serait remboursable en totalité aux parents dont les enfants n'auraient pas reçu de soins dentaires durant l'année au moment de leur déclaration d'impôt sur le revenu.

La ministre a précisé aussi que les parents bénéficiaires de l'aide sociale seraient épargnés et les moins bien nantis partiellement remboursés selon une formule qu'annoncera dans son discours du budget le ministre des Finances Gérard-D. Lévesque.

Mme Lavoie-Roux soutient qu'il ne s'agit pas de frais modérateurs ni d'une entrave au principe de l'universalité des soins de santé. Mais, échappetelle, « la formule que nous avons retenue est plus raisonnable parce que nous ne faisons pas de coupures qui touchent l'ensemble des citoyens. »

Elle souligne que c'est ce qu'avait fait l'ancien gouvernement en 1982. Le ministre d'alors, M. Pierre Marc Johnson, avait annoncé des coupures de \$30 millions: les soins dentaires préventifs étaient notamment désassurés pour les moins de 12 ans. On annonçait aussi que l'ablation des dents ne pourrait s'effectuer exclusivement qu'en cabinet privé plutôt qu'en centre hospitalier.

Quant aux services désassurés cette fois-ci, la ministre a refusé de dire en quoi ils consistaient.

Voir page 10: Soins dentaires

Kadhafi livrera un missile US aux Soviétiques

TRIPOLI (AFP, Reuter) — Le colonel Mouammar Kadhafi a annoncé, hier dans la capitale libyenne, où il s'est livré à un discours de trois heures, qu'il allait remettre à l'Union soviétique un des missiles américains utilisés dans les combats du golfe de Syrie et qui, selon lui, est intact.

« Nous allons le remettre à l'URSS rien que pour faire enrager l'Amérique et pour que l'Union soviétique le démonte et en tire profit au niveau des connaissances techniques », a affirmé le dirigeant libyen, au cours d'un discours fleuve fréquemment interrompu par de longues ovations.

Ce discours, diffusé en direct par la radio et la télévision libyennes, a été prononcé le lendemain de l'annonce de la fin des manœuvres de la Vle Flotte américaine au large du golfe de Syrie, qui coïncide avec le 41e anniversaire du retrait des troupes britanniques de Libye.

Démentant implicitement qu'une base de missiles ait été détruite dans la banlieue de Syrte, ainsi que l'avait annoncé Washington, le colonel Kadhafi a déclaré: « Ils (les Américains) ont tiré deux missiles. L'un a explosé sans faire de dégâts, l'autre est intact, et nous allons le remettre à l'URSS. »

Il a d'autre part confirmé qu'un remorqueur libyen avait été détruit, affirmant, à propos des combats de lundi et mardi derniers entre forces américaines et libyennes: « Le 32e parallèle est bien une ligne de mort, tant pour nous que pour nos adversaires. Nous avons eu des pertes, ils ont eu des pertes. Nous avons payé un tribut de sang pour notre souveraineté sur le golfe de Syrie et pour faire reconnaître son caractère de baie historique. Nous disons oui à la navigation pacifique, mais non au passage à caractère provocateur. »

S'adressant au monde arabe, le colonel Kadhafi, qui parlait depuis la caserne militaire de Bal al-Aziza, sa résidence habituelle à Tripoli, a lancé une mise en garde aux États arabes qui coopéreraient militairement avec les États-Unis: « Toute collaboration militaire arabo-américaine sera considérée comme un acte hostile à la Libye et traitée comme tel. »

Il a fustigé l'Égypte et l'Irak qui, selon lui, abreuvaient la Libye d'accusations alors que nous affrontons l'Amérique. « Hosni (Moubarak, le président égyptien) et Saddam (Husseini, le président irakien) livrent le même combat au côté de l'Amérique et d'Israël. Alors que l'Iran, en pleine guerre, n'a pas hésité à proposer de mettre son potentiel à notre disposition », a-t-il poursuivi.

Le colonel Kadhafi, la voix enrouée par cette longue intervention, a enfin fait l'éloge de la Syrie, de l'Algérie, de l'Union soviétique et des pays du camp socialiste.

« Nous sommes à défendre notre souveraineté avec notre sang », a-t-il crié agrippant le micro pour se faire entendre par dessus les cris d'allégresse de la foule. Il a dit que la « ligne de mort » tenait toujours et répété ses menaces de frapper les pays européens si la marine américaine tentait à nouveau de pénétrer dans le golfe. Il a spécialement visé l'Espagne et l'Italie, disant que leurs ambassadeurs avaient été avertis.

D'autre part, le premier ministre maltais, M. Carmelo Mifsud Bonnici, a indiqué à Rome que le colonel Kadhafi lui fait part de ses intentions d'attaquer les bases de l'OTAN en Italie en cas de nouvelles manœuvres.

Voir page 10: Kadhafi



Les participants à la Marche du Vendredi saint à Montréal sont parvenus à l'église Notre-Dame quelques minutes avant 15 heures hier après-midi.

2,000 personnes participent à la traditionnelle Marche du pardon

MARIE LAURIER

La traditionnelle Marche du pardon du Vendredi saint commencée tôt hier matin, dès sept heures, dans le nord de la métropole s'est terminée à la basilique Notre-Dame où plus de 2,000 personnes ont assisté à la célébration liturgique de la mort du Christ. Cet exemple est suivi un peu partout maintenant dans différentes municipalités du Québec.

Ces milliers de fidèles avaient bravé un temps frisquet pour parcourir 14 kilomètres depuis l'église Sainte-Madeleine-Sophie-Barat en s'arrêtant dans 13 autres églises en commémoration des 14 stations du Chemin de la croix.

D'autres Marches du pardon avaient lieu simultanément dans différents secteurs de Montréal, notamment celle partant de l'église Saint-Clément dans l'est (rue Adam) et rassemblant entre 2,000 et 3,000 marcheurs qui ont

conflué à l'église Saint-Eusèbe de Verceuil, rue Fullum. La paroisse Notre-Dame de Pompéi avait organisé sa propre marche, comme on le fait également maintenant à Laval, à Repentigny, à Saint-Jérôme, à Saint-Hyacinthe, à Joliette et dans plusieurs autres villes du Québec. Ce qui réjouit l'initiateur à Montréal de cette manifestation de foi depuis 1973, le frère Omer Desautels, de la communauté des frères Saint-Gabriel. « Je suis heureux », a-t-il dit.

Voir page 7: Marche

PHILIPPINES: LES LENDEMAINS DE LA RÉVOLUTION

■ V. Le triomphe des médias

CAROLE BEAULIEU

MANILLE — Des centaines de Philippins ont risqué leur vie en février dernier pour protéger une station de radio. Une station sans laquelle, dit-on aujourd'hui, la « révolution pacifique » de février n'aurait pas eu lieu. Une radio dont les journalistes avouent aujourd'hui avoir diffusé de fausses informations pour « aider la rébellion ».

« Nous n'avons fait que notre devoir, notre devoir d'informer », soutient M. Harry Gasser, directeur des programmes de Radio Veritas, la station radiophonique qui a été la première à annoncer la rébellion de Juan Ponce Enrile et Fidel Ramos, et la seule à diffuser sans interruption au cours des heures critiques qui ont suivies.

Radio Veritas, qui appartient à l'Église catholique, diffuse dans une quinzaine de langues, à travers tout le continent asiatique. Ses journalistes ont été les seuls, dans la nuit du 22 février, à suivre le déroulement de la rébellion.

« Quand notre transmetteur a été saboté, d'autres stations ont heureusement pris la relève », explique M. Gasser au DEVOIR.

Tous ceux qui étaient là, autour du camp Aguinaldo, au cours des premières heures de la rébellion des militaires, disent aujourd'hui que « sans Veritas, les gens ne seraient pas venus ».

C'est sur les ondes de Veritas que le cardinal Jaime Sin a invité les Philippins à descendre dans la rue pour « protéger les militaires ». Sur ses ondes aussi qu'on a invité le peuple à nourrir les rebelles.

« C'est le triomphe des médias », déclarait récemment au DEVOIR le père Jean Desautels, un jésuite québécois installé aux Philippines depuis 1940 qui a travaillé, en 1974, à remettre sur pied Radio Veritas.

« C'est par la radio qu'on a su », raconte Rogelio Maclang, un chauffeur de taxi de la capitale qui dit avoir passé trois nuits à veiller autour du camp où s'étaient barricadés les rebelles. « C'est la radio qui nous disait que les chars d'assaut arrivaient et qu'il ne fallait pas avoir peur. »

Un chauffeur de taxi sur deux vous dira aujourd'hui qu'il était là, aux abords de camp Crame, le quartier général de la police, quand les chars ont

Voir page 10: Philippines



Au cours des heures déterminantes de la rébellion de février, bon nombre de techniciens et de journalistes philippins, ont clairement affiché leur appui à l'équipe de Corazon Aquino.

AU SOMMAIRE

PORTRAIT

Avec le succès retentissant de son entreprise Shermag dans l'industrie du meuble, Serge Racine incarne tout le dynamisme de l'entrepreneuriat québécois. Page 13

UNESCO DÉTIENT

20.05 % DE PROVIGO

Unesco devient le principal actionnaire de Provigo avec 20.05 % de ses actions après en avoir acquis 1,450,000 jeudi au prix de \$ 27.6 millions dans le cadre de transactions privées. Page 11

L'ÉDUCATION ET SES CONSEILS

À l'approche des états généraux sur la qualité de l'éducation, LE DEVOIR entreprendra, mardi 1er avril, la publication d'un dossier de Lise Bissonnette sur les conseils consultatifs auprès du ministère de l'Éducation.

CULTURE

LÉO FERRÉ

Son passage à Montréal, cette semaine, crée le premier événement artistique du printemps. Une conférence de presse choc, trois soirs à Wilfrid-Pelletier, dix mille personnes qui l'accablent et qui retrouvent, intact, le chanteur anarchiste et tendre de *Thank you, Satan et d'Avec le temps*, le plus grand poète vivant de la chanson française. Léo Ferré tient bon. Sa parole perce encore à travers sa musique et, se confiant à Paul Cauchon en entrevue, il affirme qu'elle sera toujours plus forte qu'aucune arme. Page 19



PASSEPORT



AU-DELÀ DES TULIPES ET DES MOULINS À VENT

LE DEVOIR... PASSEPORT propose, cette semaine, une visite à Amsterdam, principale ville de Hollande, un pays connu pour ses tulipes et ses moulins à vent. Mais il y a plus... Paul Cauchon raconte. Paul-André Comeau nous fait découvrir, pour sa part, une partie de la Belgique, le « plat pays » tant chanté par Brel, et Bruges, riche d'un passé glorieux et d'un avenir rempli de promesses. Page 29

Le Devoir ne sera pas publié lundi

Les lecteurs prendront note que Le Devoir ne paraîtra pas lundi. Nos bureaux seront tous fermés lundi, à l'exception de la rédaction qui sera accessible à compter de 14 heures.

Le silencieux

DANS L'ENFANT raisonnable, il y a du calculateur.

Si les anges avaient un sexe, ils ne seraient pas des anges. Le sexe, que je sache, n'a rien d'angélique.

Chez le mâle, la fidélité en amour est la seule honnêteté dont il tire vanité quand on la met en doute.

— ALBERT BRIE

UNE RELECTURE PASSIONNANTE DES RÉCITS DE VOYAGE DE JACQUES CARTIER!

Hommes effarables et bestes sauvages

François-Marc Gagnon et Denise Petel

HOMMES EFFARABLES ET BESTES SAUVAIGES

Une nouvelle interprétation des images que les Européens se sont faites du Nouveau-Monde et de ses habitants

Vol. de 240p., abondamment illustré, 17,95\$

Boréal/Histoire



Photo : Erika Rabau/Fotografin
Giuletta Massina : comme avant la dernière danse...

NATHALIE PETROWSKI

LORSQU'ELLE est entrée dans la salle de conférence du festival du film de Berlin, personne ne l'a reconnue. C'était une toute petite bonne femme, presque une vieille dame. Cheveux blancs striés d'un arc-en-ciel chatain et *auburn*, silhouette fragile, corps menu, mains de porcelaine fêlée. Sous le visage flétri et réfractaire à la mascarade de la chirurgie plastique, brillaient des yeux espiègles. C'est par les yeux que les gens l'ont reconnue.

Ces yeux-là, à la fois moqueurs, doux et chatoyants, ne pouvaient appartenir à nulle autre que Giuletta Massina.

Vingt ans déjà. Vingt ans qu'elle n'avait pas tourné avec Federico Fellini, l'homme de sa vie et celui qui en a fait une vedette internationale avec *La Strada* en 1954. Vingt ans depuis *Juliette des esprits*, son dernier tango avec le poète fou du cinéma italien. Vingt ans qu'on entendait parler d'elle au passé, étoile filante et femme d'un seul film, *Les Nuits de Cabiria*, qui lui valut, en 1957, le prix d'interprétation féminine à Cannes. Vingt ans à ne pratiquement plus exercer son métier de comédienne, sauf à la télé italienne, et à vivre dans l'ombre de son illustre mari.

J'ai rencontré Giuletta Massina au fond d'un bar dans un grand hôtel berlinois. Assise sur un divan qui menaçait de l'avaloir, entourée de toutes parts, elle ressemblait à une Lilliputienne égarée au pays des géants. Ce jour-là, les entrevues de promotion pour *Ginger et Fred*, son dernier film avec Fellini, se succédaient à un rythme infernal. Des vagues de journalistes se frayaient un chemin à ses côtés pour l'assailir de questions et lui soutirer ses dernières confessions. Giuletta est restée assise sur le divan l'après-midi

MASSINA

□ Giuletta del varieta

durant, fumant cigarette sur cigarette, interrompant le fil de la conversation pour laisser monter sa vilaine toux de fumeuse endurcie. Pas une fois elle n'a laissé percer le moindre signe d'impatience ou d'épuisement. À tous et à chacun, elle a réservé le même accueil souriant et chaleureux. À la regarder faire, on aurait dit que Giuletta Massina avait exercé le métier de publicitaire toute sa vie. Ce n'est pourtant pas le cas.

L'entrevue s'est déroulée en français. Giuletta s'est excusée, avec une pointe d'humour, de ne pas parler le français de l'Académie française. Remarque pleine de malice de la part d'une Italienne qui oppose sa spontanéité et sa vivacité aux bonnes manières cartésiennes. En l'écoutant parler, on a l'impression de mieux comprendre son mari.

Ils se sont rencontrés à la radio. Giuletta avait 18 ans, Federico en avait 19. Elle était une jeune première déjà fort en vue, et lui écrivait les textes du feuilleton radiophonique *Chico et Pallina*. « Je jouais ses textes sans le connaître personnellement, raconte-t-elle. Il ne me connaissait même pas de vue. Il m'a demandé de lui envoyer ma photo en prévision d'un film qu'un ami voulait produire. Je la lui ai envoyée. Il m'a rappelée pour qu'on se rencontre. Ce fut le coup de foudre. Le film ne s'est jamais fait. À la place, on s'est mariés. Cela faisait huit mois qu'on se connaissait. »

Giuletta raconte l'histoire comme si elle s'était passée hier. Elle a dû la raconter des milliers de fois, et pourtant, elle a su en préserver toute la fraîcheur. Giuletta Massina n'est pas juste l'alter-ego de Fellini, elle est sa jeunesse, sa bonne humeur, sa tendresse, sa poésie. Elle le reconnaît.

« J'aime la vie, dit-elle, cela n'a pas vieilli en moi, je suis curieuse de tout. Je veux prendre la vie à pleines mains. Federico dit que je ne suis pas devenue adulte. Dans certaines situations, devant certaines choses, je suis encore très jeune. Jeune mais pas stupide. Je reste un optimiste, même devant les pires cruautés. Je me dis qu'il y a toujours une raison. Quand la vie te fait rencontrer une grande douleur, il faut avoir le courage de chercher la joie et de trouver dans cette joie la force de continuer. »

Cette philosophie, presque trop jovialiste pour être vraie, cache aussi la lucidité d'une femme de 66 ans qui se voit vieillir mais qui a décidé de ne pas en faire un drame. « Je ne pense jamais à la journée d'hier, dit-elle, je pense toujours à demain. Je ne suis pas jeune, je le sais. Je me regarde dans le miroir et j'en ai la confirmation à chaque fois, mais si je ne me regarde pas, alors j'oublie mon âge et j'ai l'impression d'avoir toujours autant d'énergie et de vitalité. »

Suite à la page 24

FERRÉ

■ « Les paroles plus fortes que les armes »

PAUL CAUCHON

« SAVEZ-VOUS combien il existe de chances d'être un autre, combien il existe de chances, au point de vue génétique, que vous soyez complètement différent de ce que vous êtes ? »

Léo Ferré lance cette question d'un air moqueur. « Allez, dites un chiffre. » Je ne sais trop, j'hésite à me mouiller, flairant un piège. « Vous ne savez pas ? Il existe 70.000 milliards de chances d'être différent. J'ai demandé à un biologiste, il m'a dit que c'était vrai. Vous vous rendez compte ? Parmi toutes ces possibilités, il y en avait une seule que je sois musicien ! »

Il ricane comme un enfant tout content de son coup. À l'évidence, cette petite anecdote l'émerveille. Nous sommes tous uniques : l'individu est maître de son destin, mais l'individu est également toujours très seul...

Il a bien dit « musicien », et non poète, chanteur, ou artiste. « Quand j'étais petit, dit-il, je voulais d'abord faire de la musique. J'ai vite compris que ce n'était pas possible d'en vivre. Ma chance, c'était ma voix : si je n'avais pas eu cette voix, je n'aurais pas écrit. J'ai décidé de chanter pour être le musicien qui vit de sa musique. »

Et cela nous a donné Léo Ferré, parmi les 70.000 milliards de possibilités. Le dernier des « géants » de la chanson francophone, de ces auteurs-compositeurs qui ont proposé une vision globale du monde, une sorte de quête d'absolu qui passait aussi par la quête d'un nouveau langage.

Sa présence à Montréal attise les passions. Pour obtenir de bons billets, certains sont prêts à toutes les bassesses. Sur la rue Saint-Denis, un café organisait une soirée d'écoute de tous ses disques, avec tirage d'un billet à la clé. Dans un autre, on présentait un spectacle en son honneur. Conscient de cet intérêt, Ferré a donné, lundi dernier, une conférence de presse des plus réussies, un bon *show*, avec tout ce qu'il faut de provocation, de roublardise, d'émotion à fleur de peau.

À son entrée, alors que les photographes le mitraillaient et lui demandaient de sourire, il leur a lancé d'un air timide : « Si vous pouviez photographier l'en dedans : je souris tout le temps en dedans... »

Plus tard, seul avec lui, il est apparu plus fatigué, mais surtout très gentil. Les Québécois le lui rendent bien, puisqu'il semble y avoir ici un grand respect pour le personnage. Et certains *fans* disent que Ferré les a aidés à vivre.

Ferré s'en étonne, se fait humble. « C'est bien que

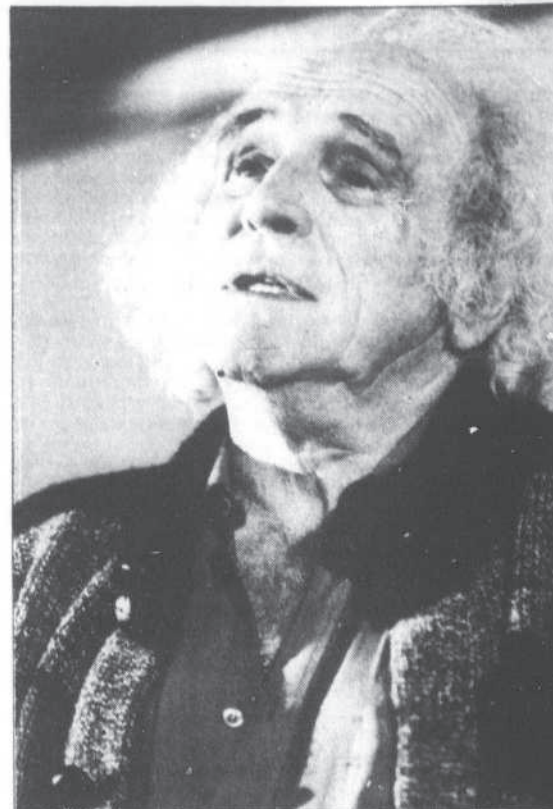


Photo Jacques Grenier

Léo Ferré : « Je souris tout le temps en dedans... »

j'ai pu donner un coup de main à quelqu'un sans le savoir. Mais on ne peut pas éviter que les gens vous mythifient. J'ai essayé de démythifier, et c'est souvent mal vu par ceux qui en ont besoin. Moi je ne suis pas comme ça. »

Parce qu'il se dit anarchiste ? « L'anarchie, c'est la solitude. D'ailleurs, je dis l'anarchie et non l'anarchisme. En Espagne, en 36, les anarchistes ont fait des conneries aussi, c'est difficile de nier le pouvoir et d'être en situation de le prendre. »

« Moi, je suis anarchiste tout le temps, ajoute-t-il. Je le suis chez moi, je l'étais même quand je ne le savais pas. Je devais l'être dans le ventre de ma mère. Mais, quand on vit en ville, il faut aussi s'arrêter au feu rouge. Parce que je me respecte, et que je respecte celui qui passe au feu vert. Ça prend quand même un certain ordre pour que les gens puissent vivre ensemble... »

Léo Ferré insiste pour dire qu'il ne fait pas de politique. Même s'il affirmait, cette semaine, que la situation politique actuelle en France était « ignoble » et qu'il fallait tuer Marcos et Pinochet. « Les paroles sont plus fortes que les armes, me lance-t-il. Une parole, c'est plus dangereux qu'une mitrailleuse, métaphysiquement. Bien sûr, les armes peuvent faire taire la parole, les hommes politiques ont toujours essayé de fermer le bec à ceux qui voulaient l'ouvrir. »

Suite à la page 24

GILLES DAIGNEAULT

« ON NE travaille jamais que sur le dixième de ce qu'on rêve. C'est très bien comme ça, d'ailleurs : le dessin est le dessin du regret de tous les autres. Et ce qui est perdu ne l'est pas vraiment tout à fait : ça travaille en dessous, comme un délicieux remords. »

Et Gérard Titus-Carmel aurait pu ajouter que le dessin (ou la toile) garde, outre le regret de ce qui n'a jamais été fait, la mémoire de toutes les œuvres antérieures. De telle sorte qu'une bonne exposition de son travail des cinq dernières années — ce que présente actuellement la galerie GRAFF — permet de lire en filigrane les acquis d'une solide démarche sérieuse entreprise au cours des années 60.

Ainsi, il y a déjà un bon moment que l'art contemporain doit compter avec les fameuses séries de Titus-Carmel qui harcèlent chaque fois leur motif — l'artiste préfère parler de leur « argument » — jusqu'à ce qu'il soit *vampirisé* par ses diverses représentations. Jusqu'à ce que l'art dame le pion à la réalité.

On peut d'ailleurs penser que Titus-Carmel serait une plus grande vedette encore si son travail était plus commode à classer. En effet, faute d'une *étiquette*, il arrive qu'il ne participe pas à certaines grandes expositions qui prétendent dresser un constat de l'art actuel. « J'ai l'impression, dit-il, d'être dans une vraie marge, pas même dans la marginalité. Et ça, depuis le début. On ne sait jamais quoi faire avec moi... Moi-même, de temps en temps, j'hésite... Il s'en faut parfois d'un cheveu que je ne sois là ou ici, mais je ne suis jamais vraiment à ma place. Je me trouve sans cesse *déplacé*. En même temps, participant d'une certaine manière de quelques aventures, je me retrouve tantôt avec la « figuration analytique », tantôt avec les réalistes ou les hyperréalistes, tantôt avec l'art conceptuel... Mais je crois que mon travail n'a pas plus à voir avec celui d'un Richard Estes qu'avec celui d'un Kosuth. » Pareille situation est souvent le lot des artistes profondément personnels.

Titus-Carmel est né à Paris, en 1942, et il a reçu l'essentiel de sa formation à la célèbre École Boulle — à peu près l'équivalent parisien de notre ancienne École du meuble — d'où il est sorti orfèvre en plusieurs matières... y compris l'orfèvrerie.

Au Canada, son œuvre n'a pratiquement jamais été montrée, mais on la connaît — très indirectement ! — par l'influence qu'elle



Photo Jacques Grenier

Titus Carmel et un dessin de sa série des « Caparaçons ».

a pu avoir, à une époque, sur les travaux de jeunes peintres québécois comme Raymond Lavoie, Jean-Pierre Séguin ou Paul Béliveau. Cependant, ces artistes avaient été marqués par la pratique radicale du dessinateur, et non pas par celle du peintre, (apparemment) plus libre et plus généreuse, qui fait l'objet de l'exposition chez GRAFF. Comme si Titus-Carmel avait voulu changer son image de marque.

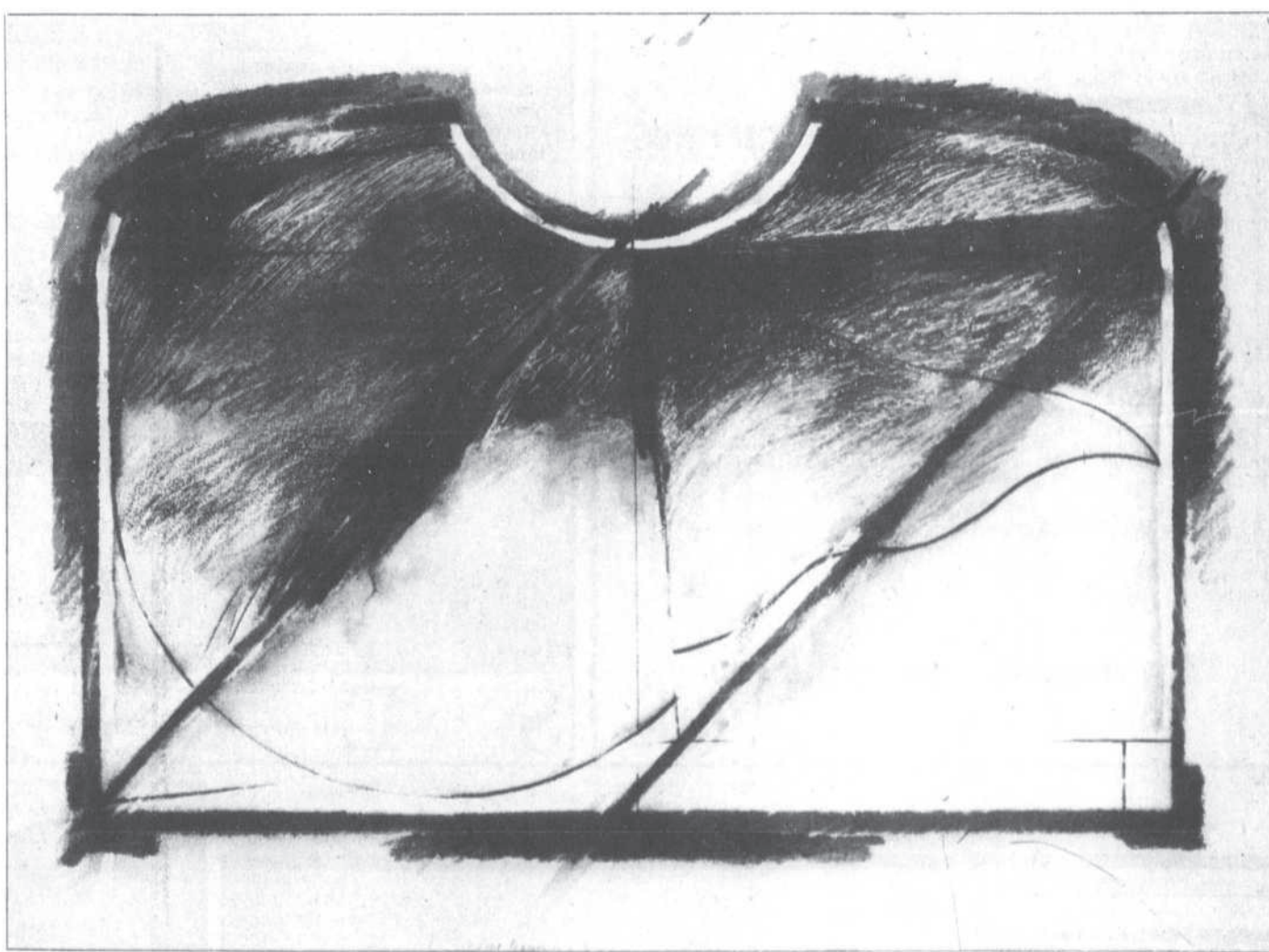
Il faut dire qu'il y a loin des dessins du début des années 70 aux toiles des deux dernières années, que la filiation n'est pas évidente entre les séries austères et minutieuses qui s'appelaient froidement « 20 variations sur l'idée de détérioration » ou encore « 17 exemples d'altération d'une sphère » — de vraies *séries noires* ! — et celles, intitulées « Nuits », « Ombres », « Éclats » ou « Suite Chancay », qui proposent aujourd'hui de joyeuses métamorphoses de leur *argument*.

À ce propos, Titus-Carmel résume toute hypothèse d'un changement de cap important. « D'abord, dit-il, je n'ai jamais été *complet*ement celui qui fait des dessins d'épure ou d'architecte, qui se sert du crayon comme d'un scalpel... Dans le genre de l'artiste qui

Suite à la page 25

TITUS-CARMEL

■ Les dérives d'une montre suisse



ANDRÉ ROY
ACTION
WRITING
LES HERBES ROUGES

116 pages — 9,95\$

ANDRÉ ROY
ACTION WRITING
POÉSIE

- Une rétrospective qui recoupe l'aventure de la poésie québécoise des quinze dernières années.
- Une écriture forte et originale.
- Un auteur majeur de la poésie actuelle.

LES HERBES ROUGES

DIFFUSION: QUÉBEC LIVRES

LES HERBES ROUGES

NORMAND DE BELLEFEUILLE
LASCAUX
FICTION

- Voici le livre d'une double obsession: la représentation et l'origine.
- Quatre femmes en font l'expérience jusqu'au délire. Un enfant en sera le témoin, impuissant et ravi.
- Dans ce livre, Normand de Bellefeuille poursuit le travail de contamination des genres et des styles.

166 pages — 11,95\$

LASCAUX
FICTION

LE DEVOIR CULTUREL

GIULETTA DEL VARIETA

Suite de la page 19

Est-ce Giuletta qui parle ou bien Ginger ? Difficile à dire. Dans *Ginger et Fred*, Ginger est une pimpante sexagénaire. Elle a jadis connu la gloire auprès de Fred (Marcello Mastroianni), son partenaire de danse dans les cabarets. Leur imitation de Ginger Rogers et Fred Astaire les a rendus célèbres en Italie pendant les années 50. Un spécial de Noël à la télévision les réunit à nouveau, après 30 ans de séparation.

A priori, l'histoire est amusante. Mais, selon la lecture qu'on en fait, le film peut aussi bien être une métaphore sur la relation de Giuletta et de Fellini. Le dernier tour de piste de Ginger et Fred, c'est peut-être un peu la dernière danse de Giuletta et Federico au cinéma.

Le cinéaste a mis vingt ans avant d'offrir un rôle à sa femme. Ce n'est pas l'envie qui manquait, prétend-elle, mais, tout simplement, l'inspiration. « Il n'avait pas de rôle pour moi et plutôt que de me donner un rôle par principe, il a préféré attendre que cela lui vienne naturellement. »

La comédienne ne s'en plaint pas. On dirait qu'elle tient beaucoup moins à sa carrière que son mari. Normal, n'est-ce pas, pour les femmes d'une certaine génération ? Dans le cas de Giuletta, cependant, ce n'est pas le manque d'ambition

mais plutôt un surplus de sagesse. « Après *Juliette des esprits* en 66 et *La Folle de Chaillot* en 69, explique-t-elle, ma famille, ma maison, l'Unité, la cuisine, toutes ces choses-là ont pris le pas sur le cinéma. »

Elle dit cela sans amertume. La vie l'intéresse plus que le cinéma. « Je suis heureuse de revenir au cinéma après tout ce temps. Mais l'âge m'a fait comprendre les choses qui me sont essentielles. Et, pour moi, les festivals, les applaudissements de la foule, les tenues de soirée, tout cela est un grand jeu. J'aime bien le jouer de temps à autre, mais si les offres ne viennent pas, si les occasions ne se présentent pas, je m'en passe volontiers. »

Contrairement à Fellini, qui entretient des rapports ambigus avec la télévision et qui la critique en douce dans son film, Giuletta adore la télévision. Elle a d'ailleurs été la vedette de deux super-séries à la télé italienne. L'expérience l'a convaincue du bien-fondé du médium. On imagine qu'elle a cherché à convaincre son mari cinéaste en passant.

« J'aime les caméras, dit-elle. Sur un plateau de télévision, il y en a parfois quatre. Il me semble que je joue du théâtre, du cinéma, de la radio, tout cela en même temps quand je fais de la télévision. C'est certain que la télévision, ce n'est pas le cinéma mais, pour une comédienne, cela importe peu. Le plaisir de jouer est le même. Je sais que le cinéma est con-

sidé comme un art plus noble, c'est un aristocrate à côté de la télévision. Mais j'aime le côté familial de la télévision. Pour une actrice, c'est formidable parce qu'on peut tout de suite voir ce qu'on a fait. On peut demander au metteur en scène de recommencer immédiatement. On peut trouver sa mesure. Au cinéma, on sait seulement ce qu'on a fait lorsque le film est terminé. Je sais que certains cinéastes travaillent avec la vidéo. Federico refuse. Il n'en a pas vraiment besoin. »

Dans *Ginger et Fred*, le personnage féminin a mieux vieilli que son partenaire masculin. Celui-ci apparaît fatigué, bedonnant, un tantinet cardiaque, un tantinet alcoolique. Giuletta ne considère pas cette différence entre les deux comme symbolique. Elle croit que les hommes et les femmes, les actrices et les cinéastes, vieillissent tous de la même manière. « Il y a des jours où l'on se sent très vieux, dit-elle, d'autres jours où l'on se sent très jeune. Des jours où l'on est plein de confusion, d'autres où l'on est plein de certitudes. La personne humaine est très compliquée. »

Il n'en reste pas moins que *Ginger et Fred* est un film aussi nostalgique qu'il est triste. On décèle entre les lignes un Fellini un peu usé, presque à bout de souffle. Un Fellini qui se tourne vers le passé, à défaut de pouvoir compter sur l'avenir.

« Le film marque la fin d'une époque, dit-elle. C'est un film nostalgique. Mais la nostalgie fait partie de la vie de tout le monde. L'enfant de dix ans a la nostalgie de ses trois ans, et ainsi de suite. La meilleure chose, c'est de ne pas y penser. Mes personnages ont toujours agi ainsi. Ils ont eu des doutes mais ils n'ont jamais renoncé à l'espoir. »

Ce sont ses dernières paroles. Elle se lève. Elle doit partir. Les feux de la rampe, les applaudissements de la foule, les soirées de gala l'appellent à nouveau. Elle s'y rend sans courir. Au fond d'elle-même, elle sait que c'est peut-être la dernière fois qu'elle dansera.

PAROLE DE LÉO FERRÉ !

Suite de la page 19

Sur cette lancée, Ferré aborde Mai-68, cette fête de la parole qui a renouvelé son public. « J'ai toujours dit que ce n'étaient pas les hommes qui avaient déclenché 68, c'était le moment : il fallait que cela arrive. D'ailleurs, les gens qui l'ont fait se sont un peu embourgeoisés, et on s'en fout, parce qu'il faut bien vivre. C'est la révolution qui se sert des gens pour se faire elle-même. »

Que reste-t-il de 68 aujourd'hui ? « La référence. Il y eut avant et après. Comme le déclenchement d'une liberté. Quand j'étais jeune, on ne savait pas ce que c'était, la liberté, il y avait l'autorité, le *pater familias*. Ce qu'on pensait, on le gardait au fond de la conscience du cœur. 68, c'a été la révolte collective de l'intelligence. Pour la première fois. »

L'ancien combattant n'a pas oublié. Et l'on comprend que Ferré puisse en parler avec émotion : c'est l'époque où ses spectacles étaient surveillés par les flics et où le public semblait prêt à descendre dans la rue après l'avoir écouté ! Je lui fais remarquer qu'il possédait un grand pouvoir. « Bof ! répond-il, vous savez, le pouvoir... Ça s'est trouvé comme ça. Il y avait une sorte de connivence entre la liberté et les gens qui prétendaient l'avoir conquise. 68 a été vendu par le chef de la CGT (centrale syndicale communiste) à De Gaulle. Ça les gênait, les hommes politiques. Mais il y aura d'autres dates... »

Léo Ferré affirme que la scène ne correspond pas à un besoin physique chez lui. « Je le fais parce que je sais le faire, que j'ai appris à le faire et que j'apprends encore. » Il affirme catégoriquement ne pas avoir le trac, et ne pas comprendre ceux qui l'ont. Il dit aussi qu'il faut toujours rester lucide sans avoir l'air de l'être, et si vous êtes pas-

sionné, c'est foutu. Le plus difficile, le plus extraordinaire, c'est de jouer au piano des choses douces et d'écouter. J'écoute le silence royal de 7.000 personnes qui me regardent, c'est tellement fort. »

Il se prépare à enregistrer un disque double consacré à ses poètes préférés : Rimbaud, Verlaine, Baudelaire, Apollinaire, et de ses propres pièces qui dorment dans ses tiroirs. « La musique appelle le sexe qui manque à la poésie », dit-il. Mais cette poésie, il ne semble pas la retrouver chez chanteurs actuels. « Des gens comme Lavilliers ou Higelin ont du talent, mais on ne comprend pas ce qu'ils disent. Ils sont envahis par la psychologie de la percussion. »

Toujours provocateur, le Ferré. Il vit en Italie depuis dix-sept ans, avec sa compagne et ses enfants. « Ils ont 8 ans, presque 12, presque 17. J'ai, avec eux, des rapports de camaraderie. Ce qui est intéressant, c'est de voir leur personnalité propre qui se dégage. C'est curieux. » Tiens, son visage s'est illuminé. J'ai l'impression que ses enfants lui apportent beaucoup, je l'imagine dans le calme de sa maison, bien heureux de les voir grandir, sans vouloir vraiment l'avouer.

Plus tard, il dira : « Vous savez ce que je suis vraiment dans la vie, chez moi ? Un paresseux qui est obligé de travailler tout le temps. Et puis, je parle beaucoup, je chante beaucoup, je voyage beaucoup, ça m'empêche de travailler. » Il a fallu s'arrêter là. Plus tard,

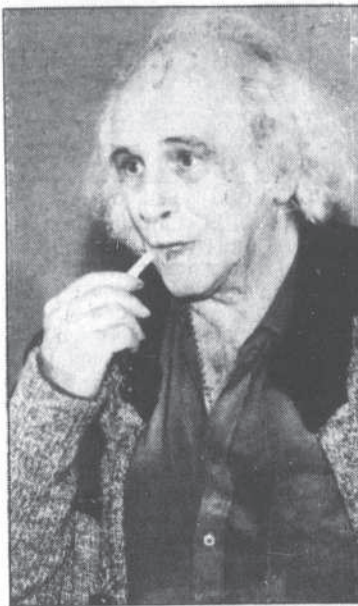


Photo Jacques Grenier

devant l'hôtel, un homme marche lentement. En jeans, son manteau relevé jusqu'au nez, les mains dans les poches. Sa tignasse blanche attire mon regard. C'est Ferré. « Vous faites une petite marche ? » Question banale. « Oui oui, je prends l'air. » Je le regarde s'éloigner parmi les nombreux passants de cette rue animée où l'on ne semble pas le reconnaître, silhouette légèrement voûtée, silhouette solitaire que je n'ai pas osé accompagner. « On est toujours seul », a-t-il toujours dit.

BONNES (?) SOEURS

Suite de la page 21

dépit d'une soumission à la règle, mais surtout à la terrible mère abbesse, tout à fait aveugle : un apprentissage de la solitude, du froid, de la faim et, vers la fin, de la maladie qui accompagne les privations. On entend beaucoup plus parler, au monastère de A., de lessive, de jardinage, de « grand ménage » que de ce commerce intime avec Dieu et les saints qui, pour les profanes, doit ressembler à l'antichambre du Ciel. Quand on aura enfin mérité d'y être pour l'éternité après une vie consacrée à imiter le Christ, dans ses souffrances, sa passion et sa mort.

Pour ceux et celles qu'A l'ombre de Claire aurait déçus et qui aimeraient en apprendre davantage sur ce monde, qui apparaît incompréhensible à bien de nos contemporains, il faut recommander l'enquête que mena la journaliste Catherine Baker auprès de la presque totalité des 8.700 contemplatives qui comptait la France, en 1979 (Stock, éditeur). « Le fantôme de la "religieuse" attire les hommes, écrivait-elle, à la suite de son enquête, et on sait bien pourquoi : c'est la femme vierge, de préférence sainte et douce et miséricordieuse, mariée à Jésus;

la désirer, c'est jouer avec le paradis, la séduire, c'est baisser Dieu. Un film porno ou sentimentale dont l'héroïne porte le voile est toujours un grand succès. » Marie Rousseau n'est pas allée très loin, à mon sens, et son livre n'a que la valeur — non négligeable — d'un témoignage de sa vie parmi « les femmes soeurs ».

*ARLEA est une nouvelle maison d'édition, diffusée ici par Le Seuil et fondée par Jean-Claude Guillebaud. On vient d'y éditer, entre autres, *La Déesse et l'enchantement*, de Gabrielle Roy.

ZOOPIE THÉÂTRE

À LA RECHERCHE DE "M"

Itinéraire-mémoire photographique

du 2 au 19 avril 1986 à 21h.

10, rue Ontario, MTL

rés.: 844-5128

ANDRÉ-PHILIPPE GAGNON

Spectacle de 20 minutes tous les soirs plus matinées les samedis et dimanches 29 et 30 mars, 5 et 6 avril!

En plein dans la nature!

25th Salon Camping
plein air - chasse - pêche

Du 28 mars au 6 avril.
Place Bonaventure



«L'année du Quat'Sous» Le Devoir

DU 4 AU 30 MARS

COMPLÉTÉ LE 12 MARS

«Une expérience unique. Une fête pour l'œil, pour l'oreille.»
Raymond Bernatchez
Le Devoir

«Un acteur superbe. L'occasion d'un événement. Il "est" cette journée.»
Robert Lévesque
Le Devoir



de et avec Robert Lepage

inc.

musique de Daniel Toussaint

LE QUAT'SOUS

100 est, avenue des Pins
réservations: 845-7277



orchestre de chambre
I MUSICI DE MONTREAL

YULI TUROVSKY, DIRECTEUR ARTISTIQUE

AVEC

FRANCO GULLI

VIOLONISTE

MENDELSSOHN — STRAVINSKY — VIVALDI

Concert commandité par

Teleglobe Canada

LE 11 AVRIL, 20 H, SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE

PRIX DES BILLETS: 12\$ Adulte — 8\$ âge d'or/étudiant

VENTE:
Archambault, 500 Ste-Catherine E. (75\$ frais service)
Lefebvre, 1005 Laurier O. (ouvert 7 jrs/sem.)

RÉSERVATIONS

RENSEIGNEMENTS

272-9721

LES
théâtre
d'aujourd'hui

LOUISE DESCHÂTELETS
HÉLÈNE LOISELLE
LUC MORISSETTE
AUBERT PALLASCIO

TEXTE / JEAN-RAYMOND MARCOUX
MISE EN SCÈNE / GILBERT LEPAGE
DÉCOR ET COSTUMES / MICHEL CRÊTE
ÉCLAIRAGE / CLAUDE-ANDRÉ ROY
MUSIQUE / MICHEL ROBIDOUX

MARDI AU SAMEDI / 20H30

DIMANCHE / 15H00

RÉSERVATIONS / 523-1211

1297, RUE PAPINEAU, MONTRÉAL

BALEINES

SHANKAR

cithare

DIMANCHE
4 MAI, 1986

REPRÉSENTATION
À 20h00

Billets: 22\$, 19\$, 16\$, 13\$

Une présentation des
Entreprises
Gesser

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.

26 bis.



de Colonel-Foisy

De René-Daniel Dubois

Mise en scène de Jean-Marie Lelièvre

Avec Élisabeth Chouvalidzé et Serge Dupire

Scénographie: Michel Crête
Éclairages: Michel Beaulieu Trame sonore: Claude Cyr

Du 19 mars au 26 avril 1986

Du mardi au samedi: 20h. Relâche les dimanche et lundi. Billet: 8 \$

Une coproduction de la Société de la Place des Arts de Montréal
et des Productions Germaine Larose inc.

Présenté grâce à la collaboration de la BANQUE NATIONALE



Le Café de la Place
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.

THEATRE DU RIDEAU VERT

Les Papiers
d'Aspern

de HENRY JAMES

Adaptation
MARGUERITE DURAS

Patricia Nolin • Jean Marchand

Monique Mercure • Lénie Scoffie

Kim Yaroshevskaya • Serge l'italien

Décor: André Hébert Musique: Catherine Gadoue

Costumes: François Barbeau Éclairages: Claude A.

4664, rue St-Denis
Métro Laurier, sortie Gifford

Réservations
de 12h à 19h

844-1793



TOURNÉE
du MAURIER

DU

CANADA'S
ROYAL
WINNIPEG
BALLET

Avec orchestre

Jeu 10 au

samedi 12 avril,

20h00

CCCF

cable 11

*Marques de Commerce Imperial Tobacco Limited

Billets 12\$ - 14\$ - 18\$ - 24\$

Salle Wilfrid-Pelletier

Place des Arts

"Une des plus importante compagnie
de ballet du 20e siècle"

Dancemagazine

Programme:
Aimez-vous Bach?
Translucent tones
Lento, A tempo E Appassionato
Symphony in D

Enfin de retour
après 4 ans
d'absence!



directeur artistique
Arnold Spahr

Étudiant et troisième âge: 18\$

Carte d'identité requise

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$.

